

« El castigo » : L'acte manqué révélateur d'une vérité indicible

Par Alexandra Christelle Nydegger Cortés

Quel parent n'a jamais énoncé la menace, sur le ton de la rigolade, de laisser ses enfants sur le bord de la route ? Dans un Chili contemporain, un couple aux allures ordinaires, Ana et Mateo, se retrouvent à chercher leur enfant, Lucas âgé de 7 ans, dans une forêt au bord de la route, après l'avoir laissé deux minutes pour le punir. À première vue rien de dramatique sauf que le comportement de l'enfant cache un secret bien plus grand et inavouable pour l'un des personnages du film. L'histoire démarre sur les chapeaux de roue avec un gros plan qui nous présente une femme, aux traits durs et fermés, qui semble avoir une attitude relâchée pourtant. Elle suit les indications intensives de son mari, accompagnées par un mouvement panoramique de la caméra pour le ping-pong narratif. Puis revient ensuite sur ses pas avec la voiture familiale. On plonge directement dans le ressenti des deux adultes de par la proximité des personnages à travers des plans rapprochés. On décèle rapidement dans le couple deux personnalités très opposées lorsque l'on s'aperçoit que l'enfant n'est plus où il était supposé être. La mère, partiellement cachée par un certain clair-obscur naturel donné par le décor de forêt lors des premières minutes du film, s'oppose à son mari par la nonchalance qu'elle dégage alors que la recherche de l'enfant s'intensifie. Le père, lui, le regard doux, l'inquiétude au bout des lèvres, visible et « dans la lumière » dès le départ comme se voulant être le personnage transparent et léger, le père aimant et préoccupé, s'alarme de suite et semble être celui qui dirige la partie émotionnelle de la famille.

On se rend compte peu à peu que la situation initiale est plus compliquée qu'il n'y paraît. Que les rôles des parents ne sont pas si évidents et manichéens. Un retournement de situation a lieu alors que la police arrive suite à la demande conséquente du père. S'en suit la discussion de la mère avec l'officière au sein de l'unique décor qui est présenté durant les 86 minutes que dure l'oeuvre, et cela au moyen de plans plus rapprochés puis plus généraux puis de nouveau proches pour accompagner les personnages dans leur quête au sein de l'immensité de la forêt et de leurs cheminements émotionnels. La forêt sonne d'ailleurs comme une métaphore à la situation de cette famille, de ce couple, de ces deux adultes, de par la possibilité qu'elle possède à que l'on se perde, se retrouve, qu'on se confronte à soi dans le silence de cette étendue, le fait d'être caché par les branches et les arbres, leurs ombres, le fait que les seuls bruitages soient liés au décor et aux diverses actions qu'entreprennent les personnages pour chercher l'enfant.

Malgré le fait qu'il n'y ait que la forêt comme décor, il y a la voiture également qui semble être le second lieu où se crée l'intimité et la disposition à parler réellement à l'autre, à confronter la réalité ensemble pour ce couple et parents. On ne retrouve sinon, aucune musique, simplement des dialogues qui semblent familiers, communs et quotidiens qui sont rapides et de part et d'autre puis au fil du temps, chaque mot prend une importance spécifique et devient lourd de confession. Ce sont des révélations et non plus des partages d'informations basiques sur l'enfant ou sur leurs opinions ou encore leurs ressentis distincts quant à la

situation. Le rythme narratif verbal laisse la place aux réactions fortes, gestuelles et émotionnelles puis au silence. Pour ne placer des mots que lorsqu'on doit comprendre qu'il y a une évolution au sein des deux personnages qui semblent lutter contre des obstacles différents.

L'art de raconter une histoire à travers plusieurs points de vue

Les divers personnages partagent presque en permanence l'écran grâce à mise au point qui fait la netteté sur le personnage qui est moins important à un moment du film en particulier. On trouve aussi la caméra à l'épaule qui suit le personnage avec lequel on doit être dans la confiance dans la confiance. Ce mouvement ainsi que des variations de perspectives et angles de vues nous plongent et expliquent en même temps comment se sent le personnage et à quel point il est prêt à partager son ressenti ou non. Lorsque la mère fait face à l'officière, représentante de la loi et lui demande si elle a aussi des enfants après avoir avoué la véritable version des faits quant à la disparition de son fils, on les retrouve en face à face dans un plan américain au milieu de la forêt. C'est comme si une mère demandait à une autre source d'autorité sa légitimité. On sent que quelque chose a changé, l'attitude tranquille et détachée de la mère ne l'est plus du tout, elle tente d'expliquer quelque chose qui paraît n'être pas atteignable encore pour son couple et sa famille. Une sorte de pré-confession. On observe également que le mari, lui, prend part à l'histoire certaines fois à travers un procédé d'hors-champ comme si cette fois, il se devait d'être moins présent et le focus, lui, devait se poser sur les émotions de sa femme. Le personnage de l'enfant, lui, est présent surtout à travers les mots de ses parents. On note un contraste entre le mari désespéré et aimant de la mère indolente qui défie les actes et intentions de son enfant lorsqu'elle dit à son mari que leur fils doit être en train de se cacher exprès. S'ensuit le fait que cette même mère tente de se justifier puis finalement s'écroule et vide son sac. Cela nous permet de suivre en direct l'évolution du lien qu'il y a non seulement au sein du couple mais aussi vis-à-vis de l'enfant. On comprend également les vraies dynamiques et le fait que le problème n'est pas uniquement la disparition l'enfant. En effet, la mère rappelle l'importance de la naissance de celui-ci pour le couple et le noyau familial.

L'oeuvre est représentative de la mise sur pied silencieuse puis commune d'une volonté de recevoir de l'amour si grande qu'elle en vient à être au détriment de plusieurs personnages, dont lui de cette femme, épouse, mère, incarnée par Antonia Zegers qui s'affichait déjà dans: *Une femme fantastique* (Sebastián Lelio, 2017). Et cela avec tout ce que ça peut impliquer et surtout signifier avec un temps de recul. Se retrouve également le fait que les enfants comprennent ce qu'il se passe réellement dans leurs familles et réagissent en conséquence.

En conclusion, Matías Bize a su faire honneur au plan séquence tout en misant sur les retournements de situation et l'importance de suivre l'évolution émotionnelle des personnages à travers plusieurs procédés (dont le panoramique, qui se présente comme le regard du spectateur). Que ceux-ci soient visuels ou auditifs et surtout une mise en scène digne de capter l'attention du spectateur durant 86 minutes, sans cligner des yeux ou se permettre de respirer.